

Michel Serres
Yeux



[POCHE - LE POMMIER!]

Yeux

Couverture : Lunapark, Bianca Gumbrecht
Mise en page : Nord Compo
Préparation de copie : Valérie Gautheron
Relecture : Valérie Poge

Première édition illustrée, Le Pommier, 2014

© Éditions Le Pommier/Humensis, 2018.

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-7465-1759-2

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris
www.editions-lepommier.fr

Michel Serres,
de l'Académie française

Yeux



[POCHE-LE POMMIER !]

Pour Catherine Boulanger

Sommaire

Chapitre 1

Voir et être vu 11

* * *

Chapitre 2

Yeux de pierre..... 25

Chapitre 3

Yeux de mer..... 35

Chapitre 4

Yeux de verre 45

Chapitre 5

Yeux de hêtres..... 59

Chapitre 6

Yeux de bêtes 63

Chapitre 7

Yeux de lettres 71

Chapitre 8

Yeux de scène..... 77

Chapitre 9

Yeux de peine 89

Chapitre 10

Yeux de liesse..... 93

Chapitre 11

Yeux de mère..... 95

Chapitre 12

Yeux de tête..... 99

* * *

Chapitre 13

Feu d'yeux, feu de Dieu 111

Chapitre 1

Voir et être vu

Esthétique

Échec ou réussite, ambition en tout cas, *Musique* essaie de répondre à une question naïve : « Qu'en est-il de ce paradis qui porte le nom commun à toutes les Muses ? » Ce livre ne décrit pas tel compositeur ni telle œuvre en tel temps, mais cet art soi-même, tel quel, en prenant le risque héroïque, à la lettre insensé, de parler en cette langue de trains d'ondes qui précéda tout langage, de sons qui tonnent sous toutes les langues, de bruits universels avant toute signification. De même, *Statues* interroge le geste auguste du sculpteur, antérieur à la saisie de tout objet, en un art dual de la musique. Quoique tout différemment, *Habiter* tente une stratégie pour courir le même risque à propos de l'architecture.

Or, de même que j'ai pu considérer quelques pages écrites par Balzac, Verne ou Hugo sans oser poser la question : « Qu'est-ce que la littérature ? », plusieurs essais se dispersent à décrire des toiles signées Carpaccio, Bellini, Poussin ou Turner, sans jamais questionner directement la peinture.

Y arriverai-je enfin, ici même ?

Voir et être vu

Voici. Comme un visage, ainsi nommé parce qu'il est vu et voit, un tableau de génie se contemple, certes,

et se fait admirer, mais, mieux encore, me semble-t-il, trouant le mur, comme un regard de feu en percerait la face grise, étincelant de lumière et de sens, voit comme un œil verrait, même quand il ne s'agit pas d'un portrait. Actif, le tableau inonde la pièce de lumière et l'observateur d'intelligence heureuse. Image, peut-être, mais, mieux encore, feu d'un regard ! Devant une toile de Breughel, de Rembrandt, de Van Gogh... m'étreint la double sensation de découvrir et d'être découvert.

Non, le peintre ne reproduit pas une image sur une toile – je vais bientôt le dire, lorsque, justement, elle n'est pas active comme un œil, l'image, faible, ne fournit que peu d'information –, mais il peint ce qui reçoit, stocke, traite, émet de la lumière, plus toute l'information que celle-ci comporte, de sorte que l'œuvre ainsi produite fonctionne comme un réceptacle de clarté, certes, mais aussi comme émettrice, banque et transformatrice de cet éblouissement. Il me semble qu'elle a les mêmes propriétés qu'un regard actif. Ainsi, le maître me montre autant sa toile que celle-ci me contemple. Comme si, de son feu, son regard traversait l'œuvre pour la transmuter en vue.

Laissez-moi voir le monde comme je crois que cet artiste le voit. Laissez-moi rêver qu'un peintre voit les choses comme je les vois et suis vu par elles. Ainsi voudrais-je que ce livre, qui va parler de la vision, de la peinture et du monde, fonctionne lui-même comme une toile, c'est-à-dire comme un regard ; que ces pages captent, stockent, traitent, émettent la lumière, comme l'artiste et son tableau le font !

Ainsi rêvé-je que la peinture, ainsi rêvé-je, plus encore, que mon livre imitent les choses du monde ; car je crois qu'un lac, un saphir, qu'une pierre vulgaire,

une portion de ciel, un sérac bleuâtre, que la mer au sourire innombrable, ce soleil jaune ou le visage chromatique des constellations, la robe striée d'un jaguar, le vol vif d'un colibri, que le corps nu de Vénus... me voient tout autant et parfois mieux que je ne sais les voir. Car ils reçoivent, stockent, traitent, émettent la lumière ; brillent donc comme des yeux. Oui, laissez-moi rêver : comme la plupart des choses renvoient la lumière tout autant qu'elles la reçoivent, la piègent et la traitent, j'imagine qu'elles voient tout autant qu'elles sont vues. Je me crois, je me vois vu par elles.

Des yeux par myriades

Bien entendu, toutes choses ne voient pas comme je vois ; même mon voisin diffère de moi sur ce point. Elles voient chacune à sa manière. À partir des monocellulaires d'origine jusqu'aux animaux les plus évolués, ces visions disparates se succèdent, aussi nombreuses que les générations que peut compter le spécialiste de cette genèse oculaire. Sensibles à la lumière et à l'information qu'elle transporte, sensibles donc en quelque façon, toutes choses reçoivent ma lumière, et je reçois la leur. Ainsi toutes ont un monde, et un monde différent.

L'œil, en effet, n'est point né par miracle, mais prend place dans une innombrable série de générations d'organes photosensibles dont les tissus, par millions, ont évolué à partir du Cambrien, tous issus d'une molécule, l'opsine, captatrice de lumière, cette dernière jouant le rôle de la première et principale puissance sélective, au moins sur notre planète. Les deux tiers

des animaux possèdent des organes analogues, et les végétaux doivent à des cellules semblables naissance et développement. Être-au-monde et clairvoyant, je me trouve vu par des milliards de regards, de performances si follement disparates que je rêverais d'en voir, mais que je n'en verrai jamais, l'infini kaléidoscope, transmutant mes pages en myriades coruscantes.

Ainsi l'Univers s'ensemence-t-il d'yeux. Le voici.

La caverne ruisselante de lumière

« Sous le coup de cet éblouissement qui résulte d'un retour subit à la lumière [les deux héros] se crurent tout d'abord en proie à une sorte d'hallucination extatique, tant le spectacle qui s'offrit à leurs yeux était à la fois splendide et inattendu. Tous deux se trouvaient au centre d'une grotte immense. Le sol en était couvert d'un sable fin tout pailleté d'or. Sa voûte, aussi haute que celle d'une cathédrale gothique, se perdait dans des profondeurs insondables au regard. Les parois de cette substruction naturelle étaient tapissées de stalactites, d'une variété de tons et d'une richesse inouïes, sur lesquelles le reflet des torches jetait des feux d'arc-en-ciel, mêlés à des embrasements de fournaise, à des radiations d'aurores boréales [...].

« Rochers d'améthyste, murailles de sardoine, banquettes de rubis, aiguilles d'émeraude, colonnades de saphirs, profondes et élancées comme des forêts de sapins, icebergs d'aigues-marines, girandoles de turquoises, miroirs d'opales, affleurements de gypse rose et de lapis-lazuli aux veines d'or, – tout ce que le règne cristallin peut offrir de plus précieux, de plus rare, de plus limpide, de plus éblouissant, avait servi de matériaux à cette surprenante architecture [...]. Plus loin, un lac artificiel, formé

d'un diamant de vingt mètres de long, enchâssé dans le sable, semblait une arène toute prête pour les ébats des patineurs. Des palais aériens de calcédoine, des kiosques et des clochetons de beryl et de topaze, s'entassaient d'étage en étage jusqu'au point où l'œil, lassé de tant de splendeurs, se refusait à les suivre. Enfin, la décomposition des rayons lumineux à travers ces milliers de prismes, les feux d'artifices d'étincelles qui éclataient de toutes parts et retombaient en gerbe, constituaient la plus étonnante symphonie de lumière et de couleur dont le regard de l'homme pût être ébloui. »

Jules Verne, *L'Étoile du Sud*, chap. XIX,
« La grotte merveilleuse »,
J. Hetzel et Cie, 1884, p. 267-269.

Cette caverne de Verne inverse celle, célèbre, où Platon retient, dans l'illusion, des prisonniers, en ce que celle-ci chante la gloire d'un seul soleil, découvert, le jour, quand les détenus, libérés, sortent de l'ombre, alors que la nouvelle invite des gens libres à évoluer sous une voûte si profonde que le regard s'y perd comme sous celle d'un firmament étoilé ; ici, mille éclats nocturnes éblouissent, comme si les pierres s'illuminaient, qu'elles se voyaient les unes les autres.

Douce nuit

Les philosophes aiment la lumière et en font le modèle excellent de la connaissance : en particulier l'éclat diurne du Soleil. Il permet de voir. Ruisselant de vérité, il chasserait, disent-ils, les ténèbres de l'obscurantisme dont les ombres, actives, dévorent la clarté. Voilà qui

est absurde et contraire à l'expérience, car n'importe quelle chandelle, aussi faiblement qu'elle luise, fait reculer aussitôt toute ombre voisine, alors que nul n'a jamais vu ténèbres vaincre quelque lumière.

D'autre part, si l'on fait du jour le champion du savoir, il n'y a de vérité qu'unique et totalitaire, aussi dure et sans nuance que le Soleil à midi, étoile que l'astrophysique a fini par reléguer au rang mineur de naine jaune. Cette idéologie terrifie. Non à cette tyrannie ! Non aux nains jaunes !

Le jour fait croire à l'unicité du vrai. En réalité, la pensée ressemble infiniment moins à lui qu'à la nuit où chaque étoile brille comme un diamant, où chaque galaxie ruisselle comme une rivière de perles, où toute planète, comme un miroir, renvoie à sa façon les lueurs qu'elle reçoit. Ainsi le savoir authentique foisonne-t-il de résultats et d'intuitions par millions, ainsi installe-t-il de multiples repères groupés en constellations aux formes aussi disparates que celles des spécialités savantes, ainsi trouve-t-il des vérités temporaires dont le scintillement luxueusement coloré vacille et change avec la durée du Grand Récit. Les étoiles nouvelles mourront elles aussi, comme les démonstrations de tel ou tel génie ou, dans tel laboratoire, telles expériences réussies. Les seules lumières qui ne tremblent pas émanent de planètes sans éclat original et qui se conduisent, mimétiques, comme des miroirs. Magnifiques, mais assez modestes pour se réduire au ponctuel, supergéantes bleues, Véga et Rigel, ou tête de Méduse à la mode d'Antarès, formidables de grandeur mais scintillantes de doute et de questionnement, ces étoiles-vérités se détachent sur le fond énorme et

noir du non-savoir, vide sans limite ou galaxies encore inaccessibles, choses à comprendre et à saisir demain.

Nyctalopes

Entre le jour et la nuit se mesure l'écart entre l'idéologie cruelle et le savoir juste, multiple, évolutif et contrôlé, historique et contingent. Chatoyant de milliards de soleils colorés, glorieux et timides, la nuit ressemble à la caverne de Verne, aux gemmes éclatantes et aux innombrables vérités, liées par mille réseaux de relations. La pensée scintille, là, aussi doucement que le lait de ses perles. Plus belle et voyante que le jour, en tout cas paisible, la nuit sait, le jour opine. Les étoiles tressaillent de voir, alors que le Soleil, formidablement lucide, nous aveugle.

Le physiologiste confirme heureusement mon intuition philosophe. En diminuant, à leur émission par les cellules nerveuses, les signaux électriques, la lumière, explique-t-il, n'a qu'un effet inhibiteur. Et c'est l'obscurité qui active la rétine, dont les cellules émettent alors des trains de potentiel d'action. La lumière, quant à elle, provoque une hyperpolarisation des cônes et des bâtonnets, photorécepteurs. L'information utile émane donc de la différence de l'éclairement. Pour construire son interprétation du monde, le cerveau a besoin du contraste lumineux. Exemple : quand le soleil décline, le crotale, insensiblement, voit de moins en moins bien les radiations visibles et de mieux en mieux l'infrarouge, dont la détection lui permet de voir sa proie qui alors se détache sur un fond froid et obscur.

Comme tout animal sauvage qui chasse, le savoir est nyctalope.

De révolutions qui tournent sur elles-mêmes à un Univers en expansion

Pis. À l'idéologie platonicienne d'une vérité solaire unique, Emmanuel Kant ajouta une image d'un tel narcissisme qu'elle eût dû inquiéter de plus sages. Sis en ces temps au centre du monde, le Soleil devint, chez lui, le sujet de la connaissance : le Moi-Soleil, pour tout dire. Tout nous pousse désormais à rire d'une paranoïa dont l'immodestie nous installa sur le trône du monarque. Non à ce nain qui se croit le tyran du savoir ! D'autant que le Soleil produit sa lumière alors que nos yeux ne font que la recevoir. Ptolémaïque ou copernicienne, ces révolutions qui tournent en rond autour d'un point fixe, terrestre ou solaire, nous paraissent aujourd'hui médiocrement locales.

Car l'astrophysique nous introduisit à mille milliards de galaxies, denses de constellations, trous noirs et autres singularités, colorant un Univers disparate et dispersé de belles gemmes à la Verne. Parfois visibles la nuit. Pour reprendre Kant à mon compte, ces soleils connaissent et voient, plus ou moins. Plus de centre, des centres partout, plus ou moins attractifs. Plus de référence unique pour la vérité, plus d'unicité exclusive du sujet. Des sujets partout, plus ou moins pensifs, des vérités partout, plus ou moins profondes, scintillant sur le fond noir de l'aveuglement et de l'ignorance temporaires.

Matière et miroir

La caverne de Verne inverse, en outre, la platonicienne en se faisant le modèle réduit du monde extérieur,

composé, ici au moins, de cristaux matériels durs, corindon ou béryl, mais aussi de miroirs éclatants, d'embrasements étincelants, de feux d'artifice lumineux et colorés... multipliant leurs reflets, émettant, recevant, échangeant, stockant, traitant des millions d'informations sur eux-mêmes et tous. Voient-ils comme ils peuvent être vus ? Supports et messages, les diamants renvoient aux lapis-lazuli, eux-mêmes messages et supports, les éclats de la sardoine et les rubis renvoient les flamboiements des aiguës-marines, pendant que les émeraudes se mirent dans la glace large des topazes. Mille substances échangent des millions d'informations et réalisent des milliards de métamorphoses réciproques. Les gemmes s'informent les unes les autres, elles dialoguent en quelque sorte, comme les vivants et nous.

Inversant à la fois la décision copernicienne à la Kant et la caverne ancienne de Platon, cette grotte montre la réalité du monde, composé, en réseau ou labyrinthe, de supports et de messages, de miroirs et de rayons, de choses et de réflexions, de matière et d'information, de dur et de doux ; comme nous et les vivants. Les éclats qui traversent l'espace et le font montrent-ils, à leur tour, que les choses du monde ont leurs propres visions des choses du monde, comme chacun d'entre nous ? Vues, certes, ces choses voient-elles ? Capable de les réfléchir, chaque objet peut devenir le sujet d'autres objets. La caverne de Verne montre même la vision que l'Univers a de soi-même.

Entrés là, aussi précieux que ces pierres et que leurs reflets, les deux héros se métamorphosent-ils, eux aussi, en diamants ? Ils voient ces gemmes ; sont-ils vus par leurs millions d'yeux ?

Il faudrait pouvoir suivre les trajets croisés de ces rayons de lumière, il faudrait pouvoir calculer combien ils transportent d'information, dire laquelle et dessiner comment. Si j'y parvenais, je comprendrais le monde tel que l'avaient déjà compris les stoïciens, Pascal ou Leibniz, pour qui toutes choses, causées, causantes, émettrices, réceptrices... consentent et conspirent entre elles. De cette harmonie naît la beauté de l'Univers.

Scène primitive : l'origine de la représentation

Du coup, j'ai l'intuition que la vieille allégorie platonicienne s'imprima longuement dans les mémoires, malgré la platitude du récit et de sa leçon, parce qu'elle racontait une scène d'origine authentique – à la condition expresse de la retourner. Ainsi, j'imagine qu'elle remonte, comme une anamnèse, vers des temps immémoriaux, où lesdits hommes des cavernes, nos ancêtres, non point prisonniers, comme chez Platon, mais bonnement assis autour de leur feu et voyant des ombres de personnes ou de bêtes danser, selon les éclats du foyer, sur la paroi de la roche alentour, se saisirent d'un branchage noirci par la flamme afin de fixer la trace des profils mobiles ; non d'abord, non encore les formes, mais la danse mouvante des ombres et des flammes, tant cet acte, en son origine comme aujourd'hui et toujours, fort loin de copier la « nature » en ses résultats, tente d'entrer dans sa manière, dans ses lois évolutives – *natura*, ce qui va naître – pour en prendre le geste processuel. Ainsi commencèrent la peinture, l'écriture – brosse ou style en mouvement pérenne –, l'ensemble des arts de la représentation...